



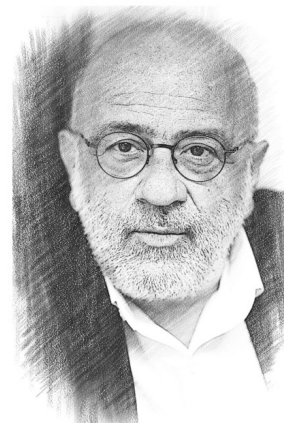
Communication & Influence

N°77 - Octobre - Novembre 2016

Quand la réflexion accompagne l'action

Russie, Etats-Unis, France, entre puissance et influence : le décryptage de Jean-François Colosimo

L'élection de Donald Trump comme 45^{ème} Président des Etats-Unis va bouleverser la donne sur l'échiquier complexe des relations internationales. Comment vont évoluer les relations avec la Russie ? Quel devenir possible pour la France dans cette nouvelle configuration ? Comment vont s'articuler soft et hard power tant du côté russe que du côté occidental ? Après l'annulation de la visite du président Poutine en France en octobre dernier, à quels jeux d'influence va-t-on assister ?



Dans l'entretien qu'il a accordé à Bruno Racouchot, directeur de Comes Communication, Jean-François Colosimo dresse un portrait nuancé de la Russie, mettant en relief sa capacité à mêler politique de puissance et stratégie d'influence. Spécialiste de l'histoire des religions, fin connaisseur

de l'univers orthodoxe, figure du monde littéraire français, ancien président du Centre national du livre, directeur général des éditions du Cerf, il nous fait bénéficier ici de sa solide connaissance des Etats-Unis et de la Russie. Et dénonce l'impasse stratégique dans laquelle s'est enfermée la France en matière diplomatique.

Pourquoi Comes ?

En latin, comes signifie compagnon de voyage, associé, pédagogue, personne de l'escorte. Société créée en 1999, installée à Paris, Toronto et São Paulo, Comes publie chaque mois Communication & Influence. Plate-forme de réflexion, ce vecteur électronique s'efforce d'ouvrir des perspectives innovantes, à la confluence des problématiques de communication classique et de la mise en œuvre des stratégies d'influence. Un tel outil s'adresse prioritairement aux managers en charge de la stratégie générale de l'entreprise, ainsi qu'aux communicants soucieux d'ouvrir de nouvelles pistes d'action.

Être crédible exige de dire clairement où l'on va, de le faire savoir et de donner des repères. Les intérêts qui conditionnent les rivalités économiques d'aujourd'hui ne reposent pas seulement sur des paramètres d'ordre commercial ou financier. Ils doivent également intégrer des variables culturelles, sociétales, bref des idées et des représentations du monde. C'est à ce carrefour entre élaboration des stratégies d'influence et prise en compte des enjeux de la compétition économique que se déploie la démarche stratégique proposée par Comes.

Comment expliquez-vous que deux pays traditionnellement aussi proches que la Russie et la France en soient arrivés aujourd'hui à ce climat glacial dans leurs relations diplomatiques ? Quels jeux d'influence observe-t-on aujourd'hui ?

On constate depuis longtemps une mauvaise perception de la Russie par le monde occidental dans son ensemble. Cette russophobie est d'abord liée à des questions historiques [voir p.5], remontant à la rivalité entre Rome et Constantinople, à l'évangélisation des peuples de l'Est et aux grandes invasions du V^{ème} siècle. La Russie

est en outre un pays-univers, complexe, indépendant, paraissant parfois irrationnel, qui ne prend de l'Europe que ce qu'elle veut. Or la France se veut l'héritière de la lignée occidentale. Comme la Russie, elle affiche une vocation universelle et messianique. D'où une compétition/rivalité entre les deux pays. Cependant, la raison diplomatique capétienne, puis républicaine, a fait que la France, jouant tour à tour la carte de la puissance continentale ou maritime, s'est tournée à diverses reprises au cours de son histoire vers la Russie pour rétablir l'équilibre géostratégique. Il suffit de se



souvenir du positionnement du général de Gaulle. Enfin, il y a un trait que beaucoup voudraient effacer, à savoir que la Russie a été communiste et que la France, elle aussi, a été largement philocommuniste. D'où une mauvaise conscience qui conduit aujourd'hui des personnalités à adhérer à un atlantisme sans nuances. Bref, tout cela fait qu'actuellement, certains Français ont un contentieux avec la Russie actuelle. D'où ce climat diplomatique glacial.

Où en est-on désormais ? Premier constat : le Quai d'Orsay a adopté le logiciel américain. La France n'a jamais été aussi atlantiste que sous François Hollande, lequel a clairement rompu avec la logique gaullienne. De plus, la France s'impose comme le dernier pays où s'exerce encore avec force le magistère de l'idéologie néo-conservatrice américaine. Nous apparaissions ainsi comme le pays de l'intransigeance face à l'Iran,

face à la Russie... quand nous ne sommes pas carrément va-t-en-guerre face à la Syrie ! De manière peut-être inconsciente, Hollande réactive la vieille politique de la SFIO, pro-américaine et antirusse. Or n'oublions pas que pour Poutine, la Russie ne peut avoir qu'un interlocuteur, à savoir l'hyperpuissance américaine, et que l'Europe ne pèse pas [voir p.3], sauf peut-être l'Allemagne avec laquelle existent des liens traditionnels.

Ensuite, il faut bien voir que ce refroidissement entre nos deux pays est d'autant plus calamiteux qu'il ne correspond en rien à nos intérêts, mais est au contraire le résultat de présupposés idéologiques. Les jeux d'influence ne sont pas en faveur des intérêts supérieurs de notre pays, bien au contraire ! Le Quai d'Orsay, notamment, a rompu avec des siècles de politique étrangère fondée sur l'équilibre, la République prenant peu ou prou la continuité de la monarchie, en respectant un

certain nombre de paramètres-clés liés à la géographie et l'histoire. Traditionnellement, il s'agissait de suivre la règle selon laquelle le roi de France est empereur en son royaume. Sur cet axe, nous pouvions, en surjouant notre puissance réelle, apparaître sur la scène internationale et face aux empires, comme le tiers indispensable, le médiateur idéal. Or, pour cela, il faut une politique fondée sur les relations d'Etat à Etat, dans le respect du droit international. La France d'aujourd'hui a rompu avec cette logique pour lui préférer une ligne purement idéologique fondée sur les droits de l'homme, sur des traités internationaux dépourvus de toute valeur stratégique et enfin sur les ONG. La France se retrouve ainsi en position de supplétif des Etats-Unis, remplaçant dans ce rôle une Grande-Bretagne exsangue après vingt ans de bons et loyaux services auprès des Américains...

En résumé, non seulement nous n'exerçons plus d'influence, mais nous sommes nous-mêmes tombés sous influence.

En résumé, non seulement nous n'exerçons plus d'influence, mais nous sommes nous-mêmes tombés sous influence.

La Russie a recours à toutes les ressources du soft power et mène une stratégie d'influence digne de ce nom, livrant un jeu complexe et sur le long terme, là où la France suit des lubies idéologiques sur un mode opportuniste.

Il semble qu'à l'inverse, la Russie ait une ligne stratégique et géopolitique bien établie. Quid de son soft-power ?

La Russie suit une ligne géopolitique stable, quasiment inamovible depuis qu'elle s'est imposée comme acteur historique, autrement dit depuis sa victoire sur Napoléon. Elle procède selon deux critères-clés : un colonialisme de proximité avec des zones-tampons qui garantissent l'étanchéité de son territoire et une politique suivie d'influence, à partir des relais qu'elle a su se créer au cours de son histoire, comme on peut en voir l'exemple avec les chrétiens d'Orient [sur ces deux points, voir p. 3 et 4]. La France ayant abandonné sa position traditionnelle de protectrice des chrétiens d'Orient pour prendre le camp du sunnisme dans les guerres intra-musulmanes, elle a ainsi laissé le champ libre à la Russie qui a pu réoccuper sa traditionnelle aire d'influence dans cette région du monde. A rebours de nous, Poutine joue finement sa partition. Il soutient les Chiïtes tout en ménageant certaines de ses cartes sunnites, et en soutenant en même temps les progressistes. La Russie a ainsi recours à toutes les ressources du *soft power* et mène une stratégie d'influence digne de ce nom, livrant un jeu complexe et sur le long terme, là où la France suit des lubies idéologiques sur un mode opportuniste... Enfin, la Russie a retrouvé son rang de seconde puissance militaire mondiale, ne craignant pas d'intervenir très directement. Elle combine donc intelligemment les atouts du *soft* et du *hard power*. Poutine est un chef de guerre. Il sait ce qu'il veut. Il est d'autant plus fort que nous sommes faibles, incohérents, déconnectés des réalités du monde et sans projet stratégique.

Que conviendrait-il de faire pour rétablir des relations d'amitié et de confiance, donc d'influence réciproque positive, avec le monde slave et la Russie en particulier ?

Quand on observe les positions des candidats à la prochaine élection présidentielle, on voit que la problématique russe est clivante, tant à gauche qu'à droite. Elle nous renvoie en fait à la question de savoir quelle France nous voulons. Sommes-nous irrémédiablement dans le camp occidental, au sein d'une Europe menée par une Allemagne elle-même totalement alignée sur les Etats-Unis ? Ou voulons-nous une diplomatie prenant en compte l'intérêt supérieur de notre pays, renouant avec la politique qui fut celle des rois de France jusqu'à Charles de Gaulle ? Peut-être serait-il temps de repenser une relation forte avec la Russie pour recouvrer un certain équilibre et donc une certaine indépendance, et ainsi retrouver notre place sur l'échiquier mondial... En se positionnant de la sorte, la France pourrait utilement reprendre son rôle traditionnel de médiateur dans le jeu complexe des relations internationales. Mais encore faut-il qu'il y ait à la base, de notre part, une prise de conscience et une authentique volonté politique. Rétablir cette relation d'influence positive réciproque que vous évoquez entre la France et la Russie, implique d'abord que l'on ait une vision et un projet. A nous d'ouvrir les yeux et de savoir ce que nous voulons faire de notre devenir... ■

Pour compléter cet entretien, télécharger le dossier réalisé par Pierre Verluise, directeur du Diploweb, et ses équipes, sur la Géopolitique de la Russie : http://www.diploweb.com/IMG/pdf/geopolitique_russie_012016-2-2.pdf

EXTRAITS

De l'influence du facteur religieux dans la géopolitique russe

En octobre dernier, Vladimir Poutine devait se rendre en France, projet finalement avorté, principalement de par l'attitude hostile des autorités françaises. A cette occasion, Jean-François Colosimo avait accordé un long entretien à la revue *Conflits* dirigé par Pascal Gauchon. Ce n° s'intitulait *La Russie et nous*. Jean-François Colosimo y soulignait l'importance des facteurs culturels et religieux dans la conduite de la géopolitique russe. Une précision toutefois : cet entretien fut réalisé avant l'élection de Donald Trump à la présidence des Etats-Unis.

Intégration des peuples des frontières via le soft power

"**Comment se construit l'Empire russe ?** Il y a eu un impérialisme russe, comme il y a eu un impérialisme français ou anglais. Cet impérialisme est marqué par le souvenir de Byzance et de Rome, par le *limes*. L'empire byzantin procédait par intégration ; il commençait par attirer les peuples des frontières, par leur insuffler sa culture gréco-chrétienne, par en faire des semi-barbares, puis par les intégrer. La Russie n'a pas colonisé de terres lointaines, son impérialisme s'est construit par continuité. Ce qui compte, c'est qu'entre le reste du monde et elle, il existe des zones tampons et protectrices. C'est ce que fait Poutine actuellement. D'autant plus qu'il existe une autre constante bien connue, l'accès aux mers chaudes par la Crimée et par le Caucase ; ce chemin mène à l'Orient où la Russie protège les chrétiens comme la France autrefois. Staline ne changera rien. Lui aussi s'appuiera sur les chrétiens d'Orient qui sont alors des progressistes comme le Syrien Michel Aflak, cofondateur du parti Baas. Dans certaines églises orthodoxes de Syrie on trouve, à côté de l'icône du Christ, les portraits d'Aflak et de Staline. Poutine continue dans cette voie en Syrie." (p.14) [...]

Orthodoxie vs religion américaine - De l'importance des influences religieuses dans le surgissement de la Russie et des Etats-Unis

"**Quel est le "prochain coup" de Poutine ?** Aujourd'hui, il cherche une partition implicite de l'Ukraine et, pour cela, il compte sur l'élection de Donald Trump. Plus généralement, il entend restaurer la puissance russe dans un deal direct avec les Etats-Unis – il a compris que les pays européens ne comptent plus pour grand-chose. Pour ce deal il a deux choses à "vendre" aux Américains : l'endiguement de l'islamisme, puisque Washington rechigne à agir directement contre cette menace ; et l'endiguement de la Chine. Aujourd'hui, il se rapproche de la Chine pour faire monter les enchères. Mais l'alliance de Moscou et de Pékin ne peut pas aller très loin. Les Russes craignent la masse démographique chinoise – si la Sibérie se sinise, la Russie y perdra beaucoup. Je suis persuadé que Poutine pense que l'avenir de la Russie se joue dans un rapport avec l'Occident où la Russie aurait toute sa place. C'était aussi l'idée de Gorbatchev.

"**Aujourd'hui Washington ne veut pas d'un tel deal. Pourquoi ?** La Russie est une autre Amérique, un pays de pionniers. Rien ne ressemble plus aux Etats-Unis que la Russie en termes d'espace, de conquête, d'oligarchie même. Voyez, de façon plus anecdotique, l'existence de deux villes capitales... Tous deux entrent dans l'histoire après les Lumières marqués par une très forte composante religieuse et missionnaire. La Russie échappe totalement aux critiques américaines contre les "vieilles puissances" européennes décadentes en train de sortir de l'histoire. Il faut aussi tenir compte du fait que la vision des relations internationales de Poutine est traditionnelle : celle des rapports entre Etats. Washington développe une idée opposée d'un nouvel ordre mondial où l'orientation idéologique des gouvernements est essentielle, où la démocratie doit être étendue dans le monde entier et les économies totalement libéralisées. Ce n'est pas la Chine qui peut se dresser contre cette vision américaine, car la partitocratie chinoise a fait le choix du marché mondial. La Russie dit quelque chose de tout différent : restaurons la puissance et nous aurons la richesse. Cela l'oppose directement aux Américains. D'autant plus que Moscou dispose d'une capacité d'action militaire totalement autonome – elle n'a pas besoin des avions ravitailleurs américains, elle.

"**Vous avez réalisé un documentaire sur les villes religieuses : vous décrivez Jérusalem, Rome, Moscou... et Washington.** L'Amérique, ce n'est pas Hollywood. C'est la *Bible Belt*, une religion civile, un pays qui est capable d'envoyer ses soldats à l'autre bout du monde pour ses idées. Cette religion civile est un déisme, sorte de synthèse entre le protestantisme, le judaïsme et le catholicisme. C'est l'hédonisme, c'est la *hotline* avec le Ciel, c'est la prospérité qu'accorde Dieu à ceux qu'il aime. Cette religion est l'opposé de l'orthodoxie russe qui insiste sur la dimension christique du peuple souffrant. Relisez Dostoïevski. C'est ce que saint Paul appelle la *kénose*, le moment où le Christ s'anéantit, quand il se vide de sa toute-puissance pour devenir encore plus puissant. D'une certaine façon le peuple russe aime souffrir. Poutine est l'homme du monde ancien qui dit : "*Il y aura toujours un prix à payer, du sang à verser. Il y a un ordre du monde.*" (p.15)

Pour en savoir plus : <https://www.revueconflits.com/>

EXTRAITS

L'orthodoxie comme vecteur d'influence de la géopolitique russe

En juin 2016, alors que se prépare le grand concile des Eglises orthodoxes qui va se tenir en Crète, Jean-François Colosimo accorde un long et passionnant entretien à la revue CLES (Comprendre les enjeux stratégiques) publiée par Grenoble Ecole de Management (<http://notes-geopolitiques.com>), intitulé Géopolitique de l'orthodoxie. Il met tout particulièrement en relief le rôle joué par l'imaginaire dans la géopolitique russe. En voici quelques extraits significatifs.

Importance de l'imaginaire dans la géopolitique de l'orthodoxie

"Il existe un monde orthodoxe en propre avec son imaginaire, son histoire et ses valeurs. Si l'on replace les faits en perspective, une rupture majeure advient à la fin de l'empire romain d'Occident, qui s'écroule sous les coups de boutoirs des invasions germaniques au V^{ème} siècle. Constantinople demeure alors le pôle de rayonnement de la nouvelle chrétienté. Sur le flanc ouest du continent, il faut attendre Charlemagne et les Carolingiens pour voir ressurgir une nouvelle réalité impériale à l'aube du IX^{ème} siècle. Durant tout ce temps, Byzance se voit comme la Rome authentique, celle qui a survécu, perpétué la tradition et porté le flambeau. Et Byzance se juge plus légitime comme héritière de la romanité que les Carolingiens, qu'elle perçoit davantage comme des "latino-barbares" et qui manifestent une rivalité hostile. On observe en ces siècles une translation de l'idée d'empire qui a pour acmé le Sac de Constantinople par les Croisés en 1204."

Une ligne de fracture européenne respectant des zones d'influence géopolitiques

"Dans les faits, on observe une vraie ligne de fracture géopolitique concernant la division entre les mondes latin et grec, ligne dont on voit encore les effets se faire sentir aujourd'hui. Missionnaires francs et byzantins se retrouvent en compétition pour convertir cette nouvelle Europe que représentent le nord et l'est du continent. Avec pour ligne de partage une frontière invisible qui court de Riga à Split, des pays baltes à la Croatie, de la mer Baltique à l'Adriatique. Cette ligne a perduré jusqu'à présent et explique bien des conflits contemporains. Elle correspond à des zones d'influence géopolitique. Elle sépare les Croates catholiques – alphabet latin – et les Serbes orthodoxes – alphabet cyrillique – par exemple. C'est en suivant cette ligne que l'on peut comprendre le dilemme à vivre ensemble des Tchèques (plutôt de tradition catholique) et des Slovaques (plutôt de tradition orthodoxe). Comprendre les divisions internes à l'Ukraine exige de garder là aussi en mémoire cette ligne car elle coupe le pays en son milieu. C'est aussi sur cette ligne que se sont affrontés tous les empires centraux, avec des transferts confessionnels de populations qui ont été très sévères. Hitler et Staline n'ont pas échappé à la règle... Cette ligne départage deux visions de l'héritage romain. Nous autres occidentaux, sommes convaincus que l'axe Athènes-Jérusalem-Rome aboutit à Aix-la-Chapelle, puis à Bruxelles et à l'actuelle civilisation des droits de l'homme, forme sécularisée de l'Evangile. Mais de l'autre côté, les peuples sont également convaincus que l'axe Athènes-Jérusalem-Rome aboutit à Constantinople, la nouvelle Rome, puis à Moscou, la troisième Rome. Cette ligne de fracture entre deux formes de christianisme a donc bel et bien eu des conséquences géopolitiques majeures. Mais attention, cette ligne ne se traduit pas par un phénomène de blocs ou d'alliances systématiques."

Alliances géopolitiques et influences religieuses

"Sur le plan géopolitique, la ligne suivie par la Russie est simple et constante : se désenclaver pour accéder aux mers chaudes, avec pour verrou la Crimée, en prenant notamment appui sur les chrétiens d'Orient comme relais d'influence. Historiquement, on doit noter que les chrétiens du Levant étaient plutôt de tendance progressiste, voire communiste. Le fondateur du parti Baas en Syrie, Michel Aflak, était orthodoxe, tout comme nombre de dirigeants Palestiniens. Dans un monde musulman ultra-conservateur, les chrétiens restent un vecteur de progrès. Poutine continue donc sur cette voie, menant la politique constante de la Russie. D'où son action en Syrie, en Ukraine, en Crimée. Il a, en outre, très bien vu la faiblesse et surtout l'incohérence de la politique suivie par les Européens."

Télécharger le document : <http://notes-geopolitiques.com/wp-content/uploads/2016/06/CLESHS56.pdf>

EXTRAITS

Dieu est Américain...**De l'influence du fait religieux sur la politique américaine**

En 2006, Jean-François Colosimo signe *Dieu est américain – De la théodémocratie aux Etats-Unis (Fayard), un essai sur "une Amérique dont le démocratie est religieuse et dont la religion est politique. Une Amérique que Dieu a prédestinée à la puissance et qui mène ses guerres au nom de Dieu. Une Amérique où le libéralisme et la sécularisation exaltent la nation et où le fondamentalisme est devenu culte national". Il s'agit là d'une approche très fine, d'un retour de terrain où Jean-François Colosimo montre sa connaissance de l'Amérique profonde où il a vécu. C'est en effet à New York qu'il a conclu ses études de théologie par un Master of Divinity. Régis Debray définira ainsi cette approche dans les colonnes du *Nouvel Observateur* (23/03/2006) : "Un essai pétaradant, truffé d'informations précises, virevoltant d'idées insolites. Dans un style nerveux, rapide et quasi télégraphique. Ni dénonciateur, ni apologétique. Américanolâtres et américanophiles s'abstenir." *Extraits.**

Influence réciproque du politique et du religieux

"...opposer une Amérique "démocratique" à une Amérique "religieuse" ne sert de rien. C'est au contraire toute la singularité des Etats-Unis que d'avoir constitué la démocratie en politique religieuse et en religion politique. La force de cette dialectique tient à ce qu'elle est originelle. Elle forge dès les Pères fondateurs un mythe de la modernité où Raison et Révélation ne s'excluent pas, mais s'ordonnent à l'idée nationale. Autrement dit, la conjonction des Lumières et de la Bible opère une laïcisation de l'Eglise et une théologisation de l'Etat. Elle instaure ainsi le pouvoir politique en monothéisme abstrait qui concentre l'unique représentation commune aux deux sphères, spirituelle et temporelle, de la transcendance et du sacré. Et, sur un peu plus de deux siècles, cette interprétation a fini par aboutir à une forme stable : les Etats-Unis sont le seul pays où le "fondamentalisme" a réussi en ce qu'il s'y est fondu avec l'idéologie démocratique, en a fait une croyance. Croire en Dieu, croire en la démocratie, croire en l'Amérique valent même foi et même croyance." (p.25)

La religion civile américaine

"... la religion civile aux Etats-Unis n'est pas le culte de l'Amérique, mais la forme que revêt "la religion universelle et transcendante pour la nation américaine", ou encore "l'appréhension propre aux Américains", en tant que peuple porteur d'une identité singulière, du fait religieux. Unique dans la genèse des Etats-Unis, quoique irréductible à l'américanisme, englobant la totalité de la réalité américaine, quoique irréprésentable par une de ses parties, commune à tous les cultes, quoique ne coïncidant avec aucun d'entre eux, son caractère national la distingue d'une simple culture religieuse, et son caractère religieux d'une simple culture nationale.

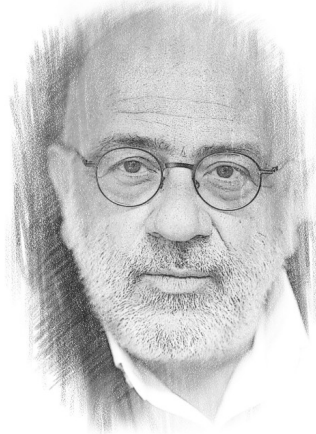
"L'institution, c'est-à-dire la capacité à se constituer en système symbolique admis, est ici cruciale. La religion civile confère une dimension proprement religieuse à l'entièreté de la vie américaine, non seulement parce que les Américains en partagent le principe, mais encore parce qu'elle s'exprime à travers une foi et des rites. Elle a ses textes sacrés : les chartes fondatrices, la Constitution, les discours présidentiels. Ses dogmes : Dieu, la loi, la providence, la mission des Etats-Unis. Ses temples : les monuments d'Etat, les immeubles publics, les cimetières militaires. Ses ex-voto : le drapeau, l'hymne national, la monnaie. Ses fêtes : *Thanksgiving, Memorial day, 4th of July, Veterans day*. Ses martyrs : Lincoln, Martin Luther King.

"Ainsi, de l'échange quotidien à l'événement extraordinaire, de la famille à l'économie, de l'éducation à la guerre, la religion civile est appelée à "sanctifier" l'ensemble de la vie collective. Mais à la condition toutefois que l'appareil symbolique, intégral et intégrateur, qu'elle représente demeure articulé à la révélation qui lui donne sens, l'anime, le dépasse, et à l'aune de laquelle l'histoire qu'il produit doit être jugée. C'est par là, en effet, par cette projection eschatologique de l'entière nation, que la religion civile se vérifie, selon sa définition même, "expression authentique de la réalité universelle et transcendante telle que l'expérience du peuple américain peut la rendre visible."" (p.54 à 56)

BIOGRAPHIE

Jean-François Colosimo est né en 1960 à Avignon. C'est chez les Jésuites qu'il fait ses premières lettres, avant de suivre entre 1978 et 1988 des études de philosophie, de théologie, d'histoire et de science des religions. On le retrouve ensuite à Paris, où il poursuit ses recherches sous la direction de celui qu'il considère comme son maître, Pierre Boutang, à la Sorbonne et à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes. Il s'ouvre aussi à l'international, fréquentant l'université Aristote de Thessalonique, en Grèce, et l'Institut Saint-Vladimir de New York, aux Etats-Unis. Mais sa passion pour les religions ne se cantonne pas à la seule approche intellectuelle. Jean-François Colosimo vit profondément sa démarche. Ainsi, à vingt ans, le voilà qui rejoint les rangs du christianisme orthodoxe, notamment lors de séjours qui le conduisent dans les monastères du Mont Athos et du Mont Sinaï. S'imposant rapidement comme un fin connaisseur du monde orthodoxe, membre de l'Institut européen en sciences des religions et de l'Observatoire Pharos, Jean-François Colosimo devient maître de conférences à l'Institut de théologie orthodoxe Saint Serge de Paris où il enseigne la patrologie et la théologie byzantine et dont il est élu président en 2015.

Parallèlement, Jean-François Colosimo exerce de nombreuses responsabilités en matière éditoriale. Il a ainsi été conseiller littéraire chez Stock, directeur littéraire de Lattès, directeur éditorial chez Odile Jacob, puis à la Table Ronde, et directeur général de CNRS éditions.



Après avoir été président du Centre national du livre de 2010 à 2013, le voici aujourd'hui directeur général des éditions du Cerf, s'imposant ainsi comme le premier laïc à la tête de cette célèbre maison d'édition, fondée par les Dominicains et spécialisée dans l'étude des religions.

Sa signature apparaît également dans de nombreux médias comme *La Vie*, *le Monde des Religions*, *le Figaro*, *France-Culture*, *Radio Notre-Dame*... Il a en outre participé à diverses commissions portant sur les affaires politiques, religieuses et culturelles. Jean-François Colosimo est l'auteur de plusieurs essais dont notamment *Le Jour de la Colère de Dieu* (J-C Lattès, 2000), *Le Silence des Anges* (Desclée de Brouwer, 2002), et chez Fayard, *Dieu est Américain* (2006), *L'Apocalypse russe* (2008), *Le Paradoxe persan* (2009), *Les hommes en trop : la malédiction des chrétiens d'Orient* (2014). Il a également dirigé *Vingt siècles d'art, la Bible de Jérusalem illustrée* (Le Cerf/Réunion des Musées nationaux, 2009).

Jean-François Colosimo compte également à son palmarès une filmographie respectable de documentaires comme *Le Silence des Anges* (Artline/Arte, 1999), *Les Cités de Dieu, Washington, Rome, Moscou, Jérusalem* (Artline/France 3, 2000), *Le Temps des Jugés* (Artline/France 3, 2003), *Trois chrétiens face à l'histoire* (CFRT/France 2, 2006), *Iran, une puissance dévoilée* (Artline/Arte, 2008), *Adieu Camarades, la fin de l'URSS* (Artline/Arte, 2011).

L'INFLUENCE, UNE NOUVELLE FAÇON DE PENSER LA COMMUNICATION DANS LA GUERRE ECONOMIQUE

"Qu'est-ce qu'être influent sinon détenir la capacité à peser sur l'évolution des situations ? L'influence n'est pas l'illusion. Elle en est même l'antithèse. Elle est une manifestation de la puissance. Elle plonge ses racines dans une certaine approche du réel, elle se vit à travers une manière d'être-au-monde. Le cœur d'une stratégie d'influence digne de ce nom réside très clairement en une identité finement ciselée, puis nettement assumée. Une succession de "coups médiatiques", la gestion habile d'un carnet d'adresses, la mise en œuvre de vecteurs audacieux ne valent que s'ils sont sous-tendus par une ligne stratégique claire, fruit de la réflexion engagée sur l'identité. Autant dire qu'une stratégie d'influence implique un fort travail de clarification en amont des processus de décision, au niveau de la direction générale ou de la direction de la stratégie. Une telle démarche demande tout à la fois de la lucidité et du courage. Car revendiquer une identité propre exige que l'on accepte d'être différent des autres, de choisir ses valeurs propres, d'articuler ses idées selon un mode correspondant à une logique intime et authentique. Après des décennies de superficialité revient le temps du structuré et du profond. En temps de crise, on veut du solide. Et l'on perçoit aujourd'hui les prémices de ce retournement.

"L'influence mérite d'être pensée à l'image d'un arbre. Voir ses branches se tendre vers le ciel ne doit pas faire oublier le travail effectué par les racines dans les entrailles de la terre. Si elle veut être forte et cohérente, une stratégie d'influence doit se déployer à partir d'une réflexion sur l'identité de la structure concernée, et être étayée par un discours haut de gamme. L'influence ne peut utilement porter ses fruits que si elle est à même de se répercuter à travers des messages structurés, logiques, harmonieux, prouvant la capacité de la direction à voir loin et sur le long terme. Top managers, communicants, stratèges civils et militaires, experts et universitaires doivent croiser leurs savoir-faire. Dans un monde en réseau, l'échange des connaissances, la capacité à s'adapter aux nouvelles configurations et la volonté d'affirmer son identité propre constituent des clés maîtresses du succès".

Ce texte a été écrit lors du lancement de *Communication & Influence* en juillet 2008. Il nous sert désormais de référence pour donner de l'influence une définition allant bien au-delà de ses aspects négatifs, auxquels elle se trouve trop souvent cantonnée. L'entretien que nous a accordé Jean-François Colosimo va clairement dans le même sens. Qu'il soit ici remercié de sa contribution aux débats que propose, mois après mois, notre plate-forme de réflexion.

Bruno Racouchot
Directeur de Comes



Quand la réflexion accompagne l'action

Communication & Influence

UNE PUBLICATION DU CABINET COMES

Paris ■ Toronto ■ São Paulo

Directrice de la publication : Sophie Vieillard

Illustrations : Rossana

CONTACTS

France (Paris) : +33 (0)1 47 09 36 99

North America (Toronto) : +00 (1) 416 845 21 09

South America (São Paulo) : + 00 (55) 11 8354 3139

www.comes-communication.com